

la matière a de plus beau : l'or, l'argent, les marbres et les pierres précieuses, avec ce poli, ce brillant d'où la lumière revient brisée, en faisceaux multicolores. Aussi nous concevons le ciel, lorsque, placés au sein de cette forêt de marbres, de ce fouillis de pinacles, d'ornements, de statues d'or, de bronze et d'argent, après que la voix grave de l'orateur sacré a retenti, quand l'orgue voile ses symphonies, que l'encens flotte à la voûte, que les chœurs se taisent pour adorer, nous savons que l'auguste Victime portée par les anges descend à la prière du prêtre dans l'hostie et le vin.

Si l'homme avait inventé tant de pompe, nous serions vraiment étonnés ; mais non, l'homme seul n'a pu que parodier les divines inspirations de l'Esprit-Saint ; il n'a pu qu'imiter fausement la maison de Dieu et ses beautés : il a bâti l'Opéra. Quelle différence ! Si cet entretien nous le permettait, nous vous ferions voir le contraste, chers élèves. Ici, — dans l'opéra, — la pensée est tuée par le son, l'âme est étouffée sous les sensations : vous êtes haletants, vos nerfs vibrent, vous pleurez, vous trépignez, vous sortez brisés, moins propres à la vie. Dans le temple chrétien, où l'on comprend bien l'éloquence, la musique, l'architecture et la peinture, vos nerfs sont relativement calmes, c'est votre âme qui vibre, s'élève, chante et prie : au sortir de ce lieu, vous sentez plus forts et plus saints. (1)

(A suivre.)

(1) Quelques abonnés seront peut-être tentés de nous dire : — Pourquoi ces banalités sur l'art ? Allez-vous reprendre la question de l'idéalisme et du réalisme ? — Nous ne nous adressons pas à des artistes, mais spécialement à nos élèves et nous serions très heureux si jamais nous pouvions nous rendre le beau témoignage d'avoir ouvert le regard de leur jeune intelligence aux plus simples, aux plus rudimentaires beautés de l'art chrétien.

HERVE

Suite

— A table ! cria-t-il gaiement, de loin, à l'enfant.

La salle basse du presbytère qui servait de réfectoire ouvrait par deux fenêtres sur le jardin ; à travers les rideaux de feuilles de houblon, on apercevait là bas l'immense glace du St-Laurent, d'azur, ça et là légèrement perlée d'argent ; un souffle frais, saturé de senteurs dont les parfumeurs parisiens auraient vainement cherché à connaître les mille essences diverses, remuait la nappe blanche, et s'unissait agréablement aux émanations d'une omelette dont l'or grésillant attirait irrésistiblement les regards d'Hervé.

— Assieds-toi là, lui dit le curé, indiquant le côté droit de la table, tandis que lui-même prenait place en face de l'omelette. Il avait à sa gauche une corbeille contenant difficilement un pain de neige, à sa droite, un bol d'où s'échappait la délicieuse fumée du moka.

— Tu pars demain, Hervé ?

L'enfant sourit affirmativement.

— Sais-tu qui te conduira au collège ?

— N'est-ce pas ma mère ?

— Je dois aller demain à X***, je te prendrai avec moi et te présenterai au directeur, mon ancien condisciple. Ta mère est un peu souffrante, elle n'ose pas faire le voyage.

Tu n'as pas peur du collège, Hervé ?

— Non. Ce n'est pas si terrible.

Hervé souriait toujours.

Le curé, avec ce ton mi-sérieux, mi-enjoué que l'on prend pour attirer l'attention des enfants sans les effrayer, continua.

— Non et oui. Aimerais-tu à connaî-